

Histoire de la Chine moderne

M. Pierre-Étienne WILL, professeur

COURS : DOCUMENTS AUTOBIOGRAPHIQUES ET HISTOIRE, 1600-1930.
LA TRANSITION MING-QING (SUITE)

Comme le précédent, le cours de cette année portait sur la fin de la dynastie des Ming et la transition avec celle des Qing, considérées à travers ce que nous avons appelé les « écrits à la première personne ». Nous avons expliqué en détail l'an passé comment les décennies considérées – en gros, les années 1600-1680 – se singularisent par une floraison d'écrits autobiographiques dont la liberté de forme et de ton et le caractère souvent introspectif ont peu d'exemples dans l'histoire de la littérature chinoise avant l'époque contemporaine. Il n'existe pas d'interprétation simple de ce phénomène, mais il est clair que l'extrême confusion politique et mentale qui dominait à la fin des Ming au sein d'une élite partagée entre la poursuite irresponsable du plaisir et le sentiment du devoir, de même que l'impression de plus en plus nette que l'empire était en train de courir à la catastrophe, en encourageaient plus d'un à confier ses incertitudes, ses inquiétudes ou sa mauvaise conscience à des écrits plus ou moins intimes.

Certains de ces textes, qu'on pourrait dire désinhibés, indifférents aux conventions et parfois à la prudence politique, sont également d'importants témoignages pour l'histoire, et c'est en cela d'abord qu'ils nous intéressent. Et aux autobiographies proprement dites, centrées par définition sur la personne de l'auteur, aux journaux tenus quotidiennement par certains lettrés, qui servent souvent de source aux autobiographies, il convient encore d'ajouter certaines chroniques locales rédigées pendant la transition Ming-Qing, qui se distinguent des textes relevant de l'histoire plus formelle au sens où la présence de l'auteur en tant que témoin et commentateur y est constante, que ce soit par implication ou qu'il intervienne explicitement en disant « je » : ces « choses vues et entendues » (*jianwen* 見聞) – l'expression se retrouve dans certains titres – ont aussi leur place dans la catégorie des écrits à la première personne.

Le cours s'est essentiellement partagé entre l'étude d'un personnage singulier, auteur d'une des autobiographies les plus remarquables de la période et témoin privilégié de plusieurs événements importants des dernières décennies de la dynastie des Ming, et celle de la crise des années 1640 dans la région du Jiangnan (le bas Yangzi), la plus prospère et la plus développée de l'empire, que nous avons examinée à travers une combinaison de chroniques et de journaux.

Xu Rijiu 徐日久 (1574-1631) est pratiquement inconnu des historiens. Son autobiographie chronologique, la *Chronique de l'apprentissage de M. Franc-et-Sincère* (*Zhenshuai xiansheng xuepu* 真率先生學譜, ou *Xuepu* en abrégé), dont un seul exemplaire semble avoir survécu, n'a à notre connaissance été commentée, assez brièvement et d'une manière qui ne nous convainc pas entièrement, que par Pei-yi Wu dans son livre sur l'« autobiographie confucéenne » (*The Confucian's Progress*, 1990). Le texte relate le parcours de son auteur de manière extrêmement libre, avec une tendance très frappante à réfléchir sur tout ce qui vous arrive, voire à s'auto-analyser. En même temps, ce parcours abonde en informations de première main, livrées de façon très directe, sur l'état du gouvernement et sur les menaces qui pèsent sur la Chine. En termes de transition dynastique, la carrière et la vie de Xu Rijiu correspondent à peu près à ce qu'on peut appeler le début de la fin. Le *Xuepu* débute avec sa réussite à l'examen du doctorat en 1610, suivie de sa première nomination, et s'achève dix jours avant sa mort, alors qu'il vient de refuser une belle promotion et de démissionner de l'administration parce qu'il est malade et épuisé. Xu Rijiu destinait le *Xuepu* à ses fils, et il n'a accepté le principe de sa publication, peu avant sa mort, qu'à son corps défendant : il aurait souhaité qu'on attende quinze ans, probablement à cause de la franchise des opinions exprimées sur certaines personnalités.

C'est un texte foisonnant, long, avec des retours en arrière et des digressions, et loin d'être toujours facile. L'« apprentissage » dont il est question ne désigne pas, comme on pourrait le croire, l'acquisition des savoirs lettrés, mais bien l'apprentissage de la vie publique et de ses chausse-trappe, de la mentalité et des comportements souvent médiocres du milieu des fonctionnaires, et de l'attitude à adopter pour préserver son intégrité et accepter revers et désillusions avec équanimité ; et c'est aussi la poursuite d'une certaine authenticité dans sa vie professionnelle et personnelle. En effet, si la carrière de Xu Rijiu forme le fil conducteur du *Xuepu*, le texte contient beaucoup plus que cela : il parle d'abondance de sa vie extra-professionnelle, de ses voyages, de sa famille, de ses relations, et de ses ruminations philosophiques et spirituelles. En bref, c'est un texte dans lequel l'histoire d'une carrière riche en épisodes intéressants s'imbrique avec celle d'une personnalité inquiète, dotée d'un sens accusé de l'ironie des choses de la vie.

Contrairement à la plupart des auteurs d'autobiographies, Xu Rijiu maintient une certaine distance par rapport à sa carrière administrative, il confie à plusieurs reprises à quel point elle lui pèse, et il essaye de ne pas se laisser atteindre plus que de raison par les ennuis qu'elle lui aura souvent causés. Mais il ne s'en est pas

moins voué à ses fonctions avec une extrême conscience et semble en avoir tiré une certaine réputation. Ce parcours professionnel, sur lequel le *Xuepu* est à peu de choses près la seule source disponible, nous l'avons retracé avec quelque détail, tant il est riche en informations originales sur l'histoire de la fin des Ming.

Xu Rijiu a 34 ans, ce qui n'est pas particulièrement jeune, lorsqu'il réussit au doctorat au terme d'un apprentissage académique sur lequel nous ne savons pratiquement rien, et reçoit son premier poste après deux mois de « stage » au censorat. Il est nommé magistrat de Shanghai, une affectation surprenante pour un débutant, s'expliquant peut-être par le désordre qui régnait alors dans les nominations. Shanghai est une sous-préfecture riche et importante, stratégiquement située, avec une population nombreuse de lettrés et de gens influents et un très gros quota fiscal, et pour toutes ces raisons considérée comme difficile à gouverner. Dès sa prise de fonctions Xu Rijiu doit mettre en œuvre un programme d'« égalisation des corvées » (*junyi* 均役) décidé par le gouverneur du Jiangsu. L'opération est éminemment délicate sur le plan de la politique locale puisqu'il s'agit de porter sur les listes un certain nombre de notables habitués à bénéficier d'exemptions. Xu Rijiu s'en acquitte après être allé se cacher loin de ses bureaux pour être à l'abri des pressions, et il sait pertinemment qu'il s'est attiré beaucoup d'inimitiés.

Mais la grande affaire, comme partout dans la région, c'est la collecte et l'expédition du « tribut en grains » transporté à la capitale par le Grand Canal. La réception et le convoi des grains sont assurés par l'armée, et Xu Rijiu décrit avec un grand réalisme les exactions des militaires se comportant comme en terrain conquis et les pratiques des trafiquants locaux acoquinés avec eux, surnommés les « rats de grenier » (*cang laoshu* 倉老鼠). Son intransigeance devant ce genre de situation, du moins telle qu'il la décrit (et la décrira en plusieurs autres circonstances), la façon dont il rétablit la discipline sans craindre la grogne et les tentatives de mutinerie de la soldatesque, sont représentatives d'un certain type professionnel, considéré comme plutôt excentrique, qu'on rencontre ailleurs dans la littérature autobiographique : le fonctionnaire naïf (c'est souvent un débutant) – « stupide » (*chi* 癡), comme Xu se décrit lui-même –, d'une audace un peu inconsciente, décidé à faire respecter le règlement même quand il sait qu'il va s'attirer l'hostilité d'un grand nombre de personnes. La suite décrit en effet le sabotage discret des officiers, furieux d'avoir à renoncer à leurs gratifications et de ne plus pouvoir faire bombance aux frais du contribuable, leurs interventions auprès des supérieurs de Xu, et tous les ennuis que ces derniers lui font. Xu s'acharne néanmoins, négocie avec les militaires toujours prêts à se révolter, et réussit en dépit de quelques chaudes alertes à tenir les délais pour le chargement des grains. Il finira pourtant par se faire renvoyer de sa charge à la demande du censeur responsable des opérations du tribut, qui le considère comme un provocateur dénué de respect et a visiblement juré d'avoir sa peau. La première magistrature de Xu Rijiu s'achève donc sur un échec humiliant, à peine plus d'un an après sa prise de fonction, et la suite de l'autobiographie suggère que cette aventure vécue comme une injustice, et qu'il traîne dans son dossier, lui aura pesé pendant longtemps en dépit du détachement qu'il affectait volontiers, à tel point qu'à une certaine époque de sa vie il en a été littéralement malade.

Sa seconde magistrature en revanche va être une belle réussite. Elle a pourtant débuté sous de curieux auspices, assez typiques de l'improvisation qui semble avoir régné dans la gestion du personnel à la fin du règne de Wanli. Après avoir passé quelques mois dans la résidence familiale de Quzhou 衢州, dans l'intérieur du Zhejiang, Xu remonte à Pékin pour solliciter un nouveau poste, moins parce qu'il en a envie (il a été traumatisé par son aventure de Shanghai) que par piété filiale, car comme tous les fonctionnaires il souhaite ardemment faire décerner des titres honorifiques à ses parents (c'est le système dit *fengzeng* 封贈), et pour cela il faut être en poste. Fin 1612 il est expédié dans une sinécure, comme « correcteur d'épreuves » attaché au chef de l'administration de la province du Huguang, à Wuchang (l'actuelle Wuhan), un poste placé tout en bas de la hiérarchie où il n'a strictement rien à faire et passe ses journées, nous dit-il, à se saouler au sommet de la célèbre pagode de la Grue jaune (Huanghao lou 黃鶴樓). Il sera tiré malgré lui de cette inaction, qu'il décrit dans un style très taoïste, pour aller assurer l'intérim de la magistrature de Jiangxia 江夏, la sous-préfecture où siège le gouvernement provincial du Huguang ; et là, il est en quelque sorte repris par l'activité et deviendra un magistrat tellement populaire que ses administrés pétitionnent pour le faire titulariser et qu'il est chaudement recommandé par ses supérieurs. Il serait trop long de détailler ses réalisations pendant les quatre années qu'il passe à Jiangxia, dont plusieurs sont confirmées par d'autres sources (réforme fiscale, construction d'un grenier et d'une école confucéenne, grands travaux sur les digues le long du Yangzi, etc.) ; elles montrent qu'à cette époque de déclin supposé l'État des Ming conservait de grandes capacités d'organisation et d'intervention, en tout cas dans les provinces. L'intéressant aussi est qu'en dépit de toutes ses activités Xu Rijiu affirme arriver à réserver beaucoup de temps pour ses distractions et ses méditations : à la fin de son mandat, surtout, sa vie est très éloignée du style surmené, constamment sous pression, qu'évoquent tous les fonctionnaires modèles des Qing et dont lui-même avait fait l'expérience pendant son passage à Shanghai.

Xu Rijiu le reconnaît lui-même, ces années à Jiangxia ont été professionnellement satisfaisantes, et il n'a pas à rougir de ses actions et de ses réalisations. En 1616 il est recommandé comme « fonctionnaire exceptionnel » (*zhuoyi* 卓異), et il est promu à un poste métropolitain l'année suivante. Mais comme il manque d'appuis à Pékin il va se retrouver une nouvelle fois sur une voie de garage, cette fois au ministère des Travaux publics : il est mis en charge d'un dépôt de charbon de bois dépendant du ministère, le Taiji chang 臺基廠, localisé dans la ville intérieure non loin du quartier des Six ministères. Même dans cette position très subalterne, pourtant, Xu Rijiu se signale par son insistance à appliquer le règlement à la lettre dès lors que les palais ou les administrations à qui il doit faire livrer du charbon cherchent à exploiter la situation à leur avantage : il compulse la réglementation, n'hésite pas à intervenir, quitte à déplaire, et si dans certains cas il arrive à faire prévaloir son point de vue, lorsqu'il rencontre trop de résistances haut placées il préfère ne pas s'acharner : son réglementarisme ne va pas jusqu'au donquichottisme.

Xu Rijiu s'est aménagé une résidence agréable dans un coin du Taiji chang, où se déroulent en partie les activités sociales qui tenaient une grande place dans la vie de

tous les fonctionnaires de Pékin : bien qu'occupant une position modeste, il a quand même rang de docteur, et cela lui donne accès à un vaste réseau de relations au sein de la bureaucratie métropolitaine, grâce auxquelles il recueille une quantité d'informations dûment consignées dans son autobiographie. Pendant toutes les années passées à Pékin les pages du *Xuepu* relatent nombre de conversations fort instructives sur la façon dont les choses se passaient à la capitale, sur la vie des hauts fonctionnaires et de la cour, sur l'état de l'opinion, sur les rumeurs qui circulaient, voire sur le comportement privé de l'empereur ; de même, Xu Rijiu évoque diverses réunions amicales avec des collègues (toujours très arrosées), les potins qui agitent le milieu, les visites en ville ou au palais, les rencontres avec toutes sortes de personnages... Il résume à un moment la mentalité des fonctionnaires de la capitale dans les termes suivants : « D'une manière générale, les affaires des gens de la capitale, c'est comme le ver à soie qui tisse son cocon : ils s'enveloppent confortablement et se déchargent de leurs responsabilités sur les autres. »

Certains événements graves viennent troubler cette vie somme toute agréable, à commencer par la capture de Fushun 撫順, l'une des principales places fortes des Ming en Mandchourie, par Nurhaci, le chef mandchou qui s'était proclamé empereur deux ans plus tôt et dont les descendants s'installeront sur le trône des Ming quelque vingt-cinq ans après. Ceci se passe en mai 1618. Trois jours après qu'on a appris la nouvelle à Pékin, les chefs du gouvernement se réunissent et proposent diverses manipulations financières, exposées en détail par Xu Rijiu, dont l'objet est de renforcer les armées du nord-est et dont le principal point est qu'on demande à la cassette impériale de contribuer d'un demi million d'onces d'argent. La crise financière du régime, la situation extrêmement tendue sur le front de Mandchourie et les problèmes militaires en général ne cessent d'être mentionnés et commentés en longueur dans l'autobiographie de Xu Rijiu, y compris pendant les périodes où il est éloigné de l'administration : lorsqu'il passe les vingt-sept mois réglementaires dans sa préfecture natale pour observer le deuil de son père (en 1619-1622), par exemple, ou pendant son exclusion temporaire de la bureaucratie, dont il sera question plus loin. Ces périodes de retour au pays nous valent d'ailleurs une quantité d'observations intéressantes sur les problèmes de l'administration locale dans les régions qu'il traverse sur son chemin : Xu Rijiu est un observateur précis, et il n'hésite pas à parcourir le terrain à la recherche de renseignements.

De retour à Pékin au milieu de 1622, Xu est affecté à un poste de secrétaire (*zhushi* 主事) au département des nominations du ministère des Armées (*Wuxuan qinglisi* 武選清吏司). Même relativement modestes, ces fonctions le rapprochent des lieux de pouvoir et l'intègrent définitivement à l'*establishment* bureaucratique métropolitain. L'empereur Wanli est mort entre temps. Son successeur Tianqi (r. 1620-1627) est un adolescent faible et inculte manipulé par un eunuque ambitieux, Wei Zhongxian 魏忠賢, lequel finira par se débarrasser des réformateurs du parti Donglin, revenus au gouvernement, et s'attribuer des pouvoirs quasi dictatoriaux. Xu Rijiu, à qui la politique partisane déplaisait visiblement, fait quelques allusions aux tensions et aux incidents parfois très violents de ces années, d'ailleurs avivés par la situation militaire de plus en plus critique en Mandchourie.

Ainsi consacre-t-il en 1625 un passage étonnant à l'exécution, manifestement voulue par Wei Zhongxian, du général Xiong Tingbi 熊廷弼, injustement accusé d'être responsable d'une grave défaite trois ans plus tôt : la cité impériale est en état de siège, des milliers d'eunuques en armes patrouillent pendant qu'on emmène Xiong sur le terrain d'exécution – « c'était comme si l'on se protégeait contre une attaque venant d'un pays ennemi » –, mais Xiong, que Xu avait connu pendant sa magistrature à Jiangxia et qu'à l'évidence il admire beaucoup, fait preuve d'une extrême dignité jusque sur l'échafaud.

Il serait trop long ici de résumer, même succinctement, tout ce que contient l'autobiographie de Xu Rijiu pendant ces années 1622-1625, c'est-à-dire jusqu'à son renvoi de l'administration à la suite de l'incident décrit ci-dessous. On mentionnera quand même, parmi les pages les plus intéressantes, le périple de trois semaines qu'il accomplit dans les régions montagneuses au nord de Pékin, au-delà de la Grande Muraille, pour en inspecter les défenses, où l'on voit que ce glacis important, supposé protéger la capitale des Ming face aux fédérations mongoles qui l'avaient plus d'une fois menacée pendant les deux siècles écoulés, est dramatiquement dégarni. Pékin elle-même n'est pas à l'abri d'une attaque surprise : quelques mois plus tôt, Xu avait été chargé de faire la tournée des portes de la ville au milieu de la nuit pour en inspecter les gardes, et il avait pu constater que tout le monde dormait.

Tout de suite après son voyage au nord de la Grande Muraille, Xu Rijiu prend un congé et se rend au Zhejiang pour donner une sépulture définitive à son père. Ce voyage le tient éloigné de ses fonctions pendant presque toute l'année 1624, et lorsqu'il revient à la capitale la situation politique est explosive : l'affrontement entre Wei Zhongxian et les sympathisants du parti Donglin (dont Xu Rijiu ne se sent pas particulièrement proche) ne va pas tarder à éclater au grand jour, et tout cela se terminera par des purges sanglantes. Xu parle assez peu de ces incidents, mais il va se trouver lui-même pris dans la tourmente, sans l'avoir vraiment voulu.

Il faut croire que sa connaissance des problèmes militaires, abondamment confirmée dans l'autobiographie, lui avait valu une certaine réputation, car à la fin de 1625 il apprend que le ministre des Armées, Gao Di 高第, qui vient d'être désigné comme commandant en chef du théâtre de Mandchourie, souhaite le prendre comme conseiller. Xu Rijiu ne veut pas en entendre parler, car il est hostile au changement radical de stratégie préconisé par Gao Di ; mais en dépit de ses démarches il se retrouve au bout de quelques jours promu par décret impérial au rang de chef de département et nommé conseiller en stratégie auprès de Gao. Il prend alors une initiative dont il sait pertinemment qu'elle a toutes les chances de lui faire perdre ce poste dont il ne veut pas : il adresse un mémoire au trône dans lequel il dénonce avec virulence un général influent dont Gao Di n'osait pas demander le renvoi parce que c'était un protégé de Wei Zhongxian. Ses amis à qui il a montré le brouillon de son mémoire lui disent que le texte est très bon mais qu'il est complètement fou de l'envoyer, à quoi il rétorque que si lui n'est pas « fou » (*chi* 癡, le terme que nous avons déjà rencontré), qui s'en chargera ? Le résultat ne se fait pas attendre : dix jours seulement après sa promotion Xu Rijiu est radié de la fonction

publique et rendu à la condition d'homme du peuple (*xuezhi weimin* 削職為民). Il l'avait d'une certaine façon cherché, et l'avouait même, mais il ne s'attendait pas à ce que sa démarche lui vaille d'être purement et simplement chassé de l'administration. (Pour faire bonne mesure, les titres honorifiques qui avaient été attribués à ses parents sont annulés.) Le passage de son autobiographie où il raconte comment il accuse le coup, y compris physiquement, et où il analyse les sentiments contradictoires de soulagement, de désespoir et de honte par lesquels il passe entre le moment où on lui apporte l'édit le rayant des cadres au cours d'un banquet chez un de ses collègues et celui où il quitte la capitale dans le plus simple équipage, est d'un réalisme psychologique assez étonnant.

En tout état de cause, Xu Rijiu, qui est alors âgé de 52 ans, va se retrouver pendant deux ans au pays natal dans la situation d'un lettré anonyme et retiré des affaires, jusqu'à ce que la mort subite de l'empereur Tianqi et l'accession de son successeur Chongzhen (r. 1627-1644) viennent une nouvelle fois bouleverser la donne. Les chapitres qui couvrent cette période sont fort longs, mais il y est peu question de politique : Xu Rijiu affirme s'en désintéresser, et il laisse aux jeunes de la famille le soin de se renseigner dans la *Gazette impériale* sur toutes ces choses effarantes qui se passent à la capitale. Il se fait aménager un jardin, assez loin de la résidence familiale en ville, où il affirme avoir l'intention de finir ses jours en « cultivant les légumes » et en se consacrant à l'étude, et où il passe beaucoup de temps à s'entretenir de philosophie, de religion, d'éthique, ou des événements de la vie quotidienne avec ses jeunes parents et ses amis. Il voyage beaucoup dans les environs, visite les sites fameux, communie avec la nature, et cela nous vaut au passage des descriptions d'une beauté et d'une immédiateté saisissantes, très éloignées des conventions de l'esthétique lettrée.

Mais la politique va revenir en force. Lorsqu'on apprend à Quzhou qu'il y a un nouvel empereur, que Wei Zhongxian a été limogé (il se suicidera peu après), et qu'un grand nombre de ceux qui avaient été chassés du gouvernement sont en train d'être rappelés, tout le monde se réjouit dans l'entourage de Xu Rijiu, et tout le monde proclame qu'à présent il n'est plus question de refuser de servir l'État. Xu lui-même en convient. En dépit des sentiments mitigés que sa carrière lui a toujours inspirés, des doutes et de la lassitude qui l'assaillent souvent, c'est un homme d'action, il se fait la plus haute idée de l'exercice des fonctions publiques, et il veut servir une dynastie dont il ne sait que trop à quel point sa situation est précaire. Mais il reste sceptique, voire pessimiste, il se demande si l'on arrivera à changer l'environnement délétère et ruineux du palais impérial, sans quoi même un gouvernement totalement rénové sera incapable de rien réaliser. Et surtout, même lorsqu'il apprend qu'il a été recommandé au trône pour son expertise militaire, et un peu plus tard qu'il a été promu au rang d'intendant en charge des affaires maritimes (*haidao* 海道) au Fujian, où il assistera le « grand coordonnateur » (*xunfu* 巡撫) nouvellement nommé, un certain Xiong Wencan 熊文燦, il refuse de bouger tant qu'il n'aura pas reçu un édit impérial en bonne et due forme le rétablissant dans ses rangs – autrement dit, tant qu'il n'aura pas été formellement réhabilité.

De fait, il va très vite pouvoir revêtir de nouveau ses habits et ses insignes de fonctionnaire et se mettre en route pour son nouveau poste. Il arrive le 3 septembre 1628 à Fuzhou, la capitale du Fujian, et pendant les années qui lui restent il va être aux premières loges pour organiser la défense d'une côte infestée de pirates et de hors-la-loi. C'est un environnement totalement différent de ce qu'il avait connu dans ses fonctions précédentes. Le Fujian est une province pauvre, montagneuse, compartimentée, entièrement tournée vers la mer. Le commerce d'outre-mer, partiellement légalisé depuis 1567, est entre les mains d'une combinaison inextricable de grandes familles résidentes, dont certaines sont protégées par un impeccable pedigree académique, de marchands, et de pirates et de contrebandiers basés au large. C'est pour réduire une bonne fois la piraterie, de mèche avec les notables locaux et appuyée sur toute une population de déclassés et de pêcheurs misérables le long de la côte, s'attaquant non seulement aux navires marchands, ou même à ceux de la marine, en haute mer mais aussi aux villes et aux points d'appui militaires, que Xiong Wencan et Xu Rijiu ont été envoyés à Fuzhou en 1628.

L'anéantissement par la force étant exclu faute de moyens suffisants, et parce que les bases où se replient les pirates sont inatteignables, restent l'intimidation et la négociation. L'objectif, classiquement, est de convaincre les principaux chefs de se soumettre en échange de l'impunité et de les intégrer aux forces gouvernementales en leur offrant titres et responsabilités, et en les chargeant de combattre leurs anciens collègues. La démarche semble d'autant plus s'imposer qu'ils entretiennent des liens étroits avec le continent, dont ils sont originaires et où leur réintégration se fait de façon très naturelle.

Le principal d'entre ces chefs au moment où Xu Rijiu est arrivé au Fujian était le célèbre Zheng Zhilong 鄭芝龍 (1604-1661), alors basé à Taiwan, mais qui gardait de nombreux contacts au Fujian, y compris avec certains fonctionnaires. Zheng s'est effectivement rallié au gouvernement très peu de temps après, dans des circonstances qui ne sont d'ailleurs pas parfaitement claires : alors que Xu Rijiu préconisait de le capturer par ruse, il semble que les offres de Xiong Tingbi, peut-être appuyées par une démonstration de force bien organisée, aient suffi à le convaincre de sauter le pas, et par la suite il a loyalement combattu au service des Ming, du moins jusqu'à sa soumission à la dynastie des Qing en 1646. Mais sur le moment, la grande question est de savoir jusqu'à quel point son ralliement est sincère et de s'assurer qu'il ne va pas retourner à la piraterie dès la première contrariété, comme ils le faisaient tous ; c'est en quelque sorte de le mettre au travail, tout en le contrôlant étroitement et en évitant de lui laisser trop d'hommes et d'approvisionnements. Tout l'intérêt du *Xuepu* est de nous faire vivre ces incertitudes au jour le jour, alors que les sources historiques conventionnelles ne nous en laissent presque rien voir. Nous avons malgré tout cité un recueil de correspondances administratives resté longtemps inédit, le *Jinghai jilue* 靖海紀略, compilé à la même époque par un fonctionnaire local de la côte nommé Cao Lütai 曹履泰, qui illustre de la même façon les incertitudes suscitées par l'arrogance et les exigences de Zheng Zhilong, mais aussi les gages qu'il a en fin de compte donnés à ses nouveaux employeurs.

Mais c'est avec Xu Rijiu qu'on éprouve de façon réellement vécue, plutôt qu'à travers des documents administratifs, le sentiment du temps, les problèmes qui traînent en longueur, les hésitations et les retours en arrière, les succès et les déceptions ; et Xu livre une vue d'ensemble de la situation que ne pouvait avoir un fonctionnaire local. Son autobiographie évoque ses déplacements le long de la côte, les actions auxquelles il a été mêlé, les décisions auxquelles il a participé, les discussions et les désaccords : aucune autre source ne permet d'apercevoir de façon aussi immédiate, quotidienne par endroits, les difficultés énormes qu'affrontaient les autorités du Fujian pendant ces années pour essayer de maintenir un semblant de sécurité, le manque de moyens, les incertitudes, la déréliction générale des dispositifs de défense, les attaques et les destructions qui continuent en dépit du ralliement de Zheng Zhilong. Et à cela s'ajoutent, à l'extrême fin de 1629, la consternation et l'anxiété qui s'emparent de chacun lorsqu'on apprend à Fuzhou qu'un raid audacieux a permis aux Mandchous d'arriver quasiment sous les murs de la capitale, où c'est manifestement la panique. Toutes les provinces sont sommées d'envoyer d'urgence troupes et contributions. Pareille alerte ne peut que renforcer le sentiment, manifeste dans le texte de Xu Rijiu, qu'on est entré dans une période de crise dynastique.

Cela étant, il est peu probable qu'au moment de la mort de Xu Rijiu, en 1631, beaucoup en soient arrivés à considérer la situation des Ming comme désespérée. La pression des Mandchous était forte, comme on vient de le voir, mais c'est seulement dans les années suivantes que l'édification d'un véritable État dynastique mandchou, avec l'aide de conseillers chinois et de généraux ralliés, va devenir une menace majeure. Quant à l'autre danger mortel qui menace les Ming, c'est également dans le courant de la décennie 1630 qu'il va prendre réellement forme, lorsque les rebelles à la tête de troupes de déclassés et de paysans sans terres qui ont commencé à s'organiser dans le Nord-Ouest dès le début du règne de Chongzhen quitteront leurs bases et sillonneront une bonne partie de l'empire, faisant d'énormes ravages et contraignant le gouvernement à mobiliser ses généraux et ses armées contre eux. Pour les habitants du Jiangnan, pendant longtemps tout cela a semblé très loin. Mais dans les toutes dernières années des Ming, alors que les armées impériales accumulent les défaites sur tous les fronts, ces menaces prennent peu à peu une terrible actualité dans les esprits ; et c'est alors que le sentiment se répand que la dynastie n'en a plus pour très longtemps.

Or, la situation sur place n'est pas pour inciter à l'optimisme, et nous avons consacré la deuxième partie du cours à analyser à travers divers témoignages comment cette région qui était depuis des siècles la plus prospère de Chine, et même un véritable pays de cocagne comparé au Nord, a été frappée par une série de catastrophes naturelles dont ses habitants ne concevaient pas même la possibilité. Notre intention n'était pas de proposer un récit synthétique de ces événements, mais bien de nous concentrer sur la façon dont ils ont été vécus par les populations du Jiangnan, telle que nous la laissent entrevoir les « écrits à la première personne ».

Ce qui fait le prix de ces derniers est qu'ils ne sont pas médiatisés par le regard, la rhétorique et la langue de l'historien, lesquels se confondent en grande partie avec ceux de l'État. Les rapports des fonctionnaires et les édits impériaux qui sont à la source de l'historiographie officielle usent d'une sorte de langage codé, riche en clichés et en formules toutes faites, dont la fonction est de suggérer la gravité de la situation et d'inviter à l'action (ou le cas échéant, de célébrer l'action impériale). Les témoignages à la première personne, en revanche, n'ont pas d'intention militante ou administrative : il s'agit pour leurs auteurs de retracer le quotidien tout en rapportant les choses extraordinaires dont ils ont été les témoins ébahis ou épouvantés. Seuls font exception, peut-être, certains journaux de terrain rédigés au cours de campagnes organisées par des associations charitables, qui ont un côté incontestablement militant. Mais quelle qu'en soit la nature, ces témoignages sur les désastres naturels et les famines qui ponctuent la crise terminale des Ming doivent leur tonalité particulière au fait que leurs auteurs expriment le sentiment, encore une fois, de vivre une époque où tout est en train de se défaire et où l'on se demande avec angoisse comment cela va se terminer.

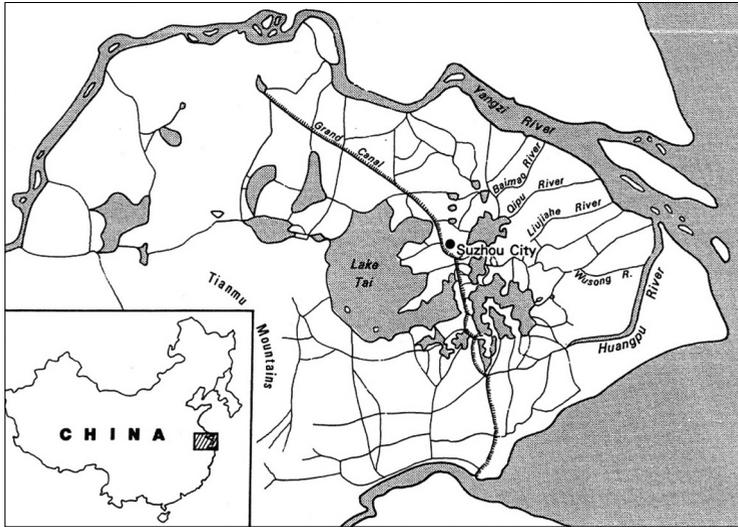
Nous avons pris comme fil conducteur une chronique rédigée par un habitant de Suzhou, le *Qi Zhen jiwén lu* 啟禎記聞錄 (Choses entendues et notées pendant les règnes Tianqi et Chongzhen). Contrairement à ce que suggère ce titre, le texte couvre également les premières années des Qing (jusqu'en 1653), auxquelles sont consacrés les quatre derniers de ses huit chapitres. Comme beaucoup d'écrits de la transition Ming-Qing, le *Qi Zhen jiwén lu* n'a été publié que très longtemps après sa rédaction : il figure dans une série intitulée *Tongshi* 痛史 (l'Histoire douloureuse), regroupant des textes composés à l'époque de la chute des Ming et de tonalité nettement anti-mandchoue, parue en 1911. L'ouvrage est attribué à un certain Ye Shaoyuan 葉紹袁 (1589-1648), dont nous reparlerons, mais c'est une impossibilité manifeste. Tout ce qu'on peut dire de l'auteur réel du texte, dont on ignore le nom, c'est qu'il semble avoir été un « étudiant confucéen » de bonne famille et ayant un accès aisé aux responsables de l'administration ; en tout cas il épouse sans hésiter les intérêts et les préjugés de la haute élite lettrée. Mais il nous intéresse surtout en tant que résident de la métropole commerciale, culturelle et administrative prestigieuse qu'était Suzhou. On retire en effet des anecdotes et des faits-divers, des récits d'incidents dramatiques et des descriptions qui composent le *Qi Zhen jiwén lu*, sans parler des innombrables personnages qui y figurent, une impression très immédiate de la ville et de ses habitants, avec son aristocratie mandarinale, sa petite noblesse de lettrés ordinaires toujours prompts à s'agiter, ses magnats du négoce et sa petite bourgeoisie commerçante, ses classes laborieuses et dangereuses (tels les célèbres soyeux, dont les manifestations et les grèves ont été très étudiées), ses « jeunes voyous sans feu ni lieu » (*wulai eshao* 無賴惡少), etc., à quoi s'ajoute la présence nombreuse des représentants de l'État et des militaires. Mieux, le texte révèle une psychologie urbaine très particulière, se manifestant par la propagation quasi instantanée des rumeurs même les plus absurdes, par des mouvements de panique ou des explosions de violence que rien ne laissait prévoir, et par une passion partagée pour tout ce qui concerne la politique locale et nationale.

La société de Suzhou à la fin des Ming est extrêmement volatile. L'insécurité et la violence font partie du quotidien pendant la douzaine d'années couvertes par le *Qi Zhen jiwen lu* avant les désastres des années 1640. Dans les campagnes environnantes, les tensions entre les propriétaires fonciers et leurs tenanciers ou leurs dépendants sont d'autant plus fortes que la pression fiscale est impitoyable : comme le gouvernement central est financièrement aux abois et que les forces armées doivent continuer d'être approvisionnées, il est hors de question d'écorner les revenus du Jiangnan. Le comportement prédateur, les exactions et les violences des militaires chargés de collecter le tribut en grains, dont nous avons eu un aperçu à Shanghai sous la magistrature de Xu Rijiu, sont constamment mentionnés. Tout cela débouche parfois sur des émeutes et des massacres qui laissent l'auteur ébahi et contribuent au sentiment, omniprésent dans le texte, qu'on vit une époque anormale, placée sous le signe de l'extraordinaire et du jamais vu.

Les événements politiques nationaux et les mésaventures militaires de la dynastie ont également un impact à Suzhou. Par exemple, le *Qi Zhen jiwen lu* évoque assez en détail les manifestations violentes dont la ville a été le théâtre au moment de la persécution des adversaires politiques de l'eunuque Wei Zhongxian, dont beaucoup étaient originaires de la région, ainsi que l'édification d'un sanctuaire monumental en son honneur sur la colline du Tigre – un des hauts lieux de la ville –, suivie de sa démolition quelques semaines seulement après son inauguration, Wei ayant été entre temps limogé par l'empereur Chongzhen.

Quant aux menaces militaires qui pèsent sur l'empire, si les habitants de Suzhou n'ont été directement confrontés aux Mandchous qu'en 1645, leurs incursions beaucoup plus au nord sont commentées dans le texte au fur et à mesure : le raid de la fin 1629 auquel il a déjà été fait allusion, l'attaque contre les fameux « tombeaux des Ming » en 1635, ou encore le coup de main audacieux en 1639 qui leur permit d'occuper pendant quelques mois le grand centre commercial de Linqing sur le Grand Canal. Elles ont d'ailleurs des effets très concrets à Suzhou, car elles entraînent à chaque fois une aggravation immédiate de la pression fiscale. Mais dans le courant de la décennie 1630 les armées rebelles qui ont commencé à sévir au Shaanxi dès 1628 sont perçues comme une menace beaucoup plus proche, ce qu'exprime par exemple l'entrée du *Qi Zhen jiwen lu* datée de 1635 où est mentionné le saccage des tombes impériales de Fengyang, dans la province voisine du Anhui, par ces gens qu'on appelle les « bandits maraudeurs » (*liukou* 流寇), contre qui les forces du Jiangnan ont d'ailleurs été appelées à la rescousse.

Autant d'événements qui alimentent le sentiment que la région n'est plus à l'abri de périls qui jusqu'alors semblaient seulement concerner la Chine du Nord, autant dire un autre monde. Il en va de même des famines des années 1640 et de leurs conséquences les plus épouvantables : on croyait que c'est impossible, répète volontiers l'auteur, et voilà que c'est à notre porte. De même que les journaux ou les autobiographies, les chroniques locales comme le *Qi Zhen jiwen lu*, qui sont en quelque sorte de l'histoire immédiate, reflètent ces perceptions en temps réel, vécues dans le présent, et par des personnes concrètes.



Le drainage du lac Tai

Ce n'est pas que la famine soit inconnue au Jiangnan, ni que les riches terroirs de ce qu'on est convenu d'appeler le delta du Yangzi soient à l'abri des calamités naturelles. Mais ce qui les menace surtout, c'est l'excès d'eau, pour des raisons à la fois de climat et d'aménagement du sol. La riziculture inondée au Jiangnan se concentre dans le drainage du lac Tai (carte ci-dessus), dont le relief est presque nul et l'altitude au nord et à l'est de Suzhou inférieure à 3,5 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui dans les temps anciens n'était qu'une vaste zone de marais inondables. Elle repose entièrement sur un système complexe et fragile d'irrigation et de drainage dont l'origine remonte à la fin des Tang et dont les deux éléments constitutifs sont un dense réseau de canaux formant une sorte de grille communiquant avec les rivières naturelles, et, bordées par ces canaux, les digues qui entourent les zones cultivées et forment ce qu'on appelle souvent des « polders » (*wei* 圩 dans la terminologie locale). Il est en effet vital de protéger ces zones contre les crues qui surviennent en cas de précipitations plus fortes ou plus prolongées qu'à l'ordinaire, si bien que le drainage du bassin est le principal problème environnemental confronté par les habitants du Jiangnan.

Or, les inondations qui noient périodiquement les parties les plus déprimées ne sont pas seulement la conséquence des irrégularités naturelles du climat. Leur occurrence et leur gravité sont en grande partie déterminées par l'état dans lequel se trouvent les dispositifs décrits à l'instant. La lutte contre l'alluvionnement dans les canaux et les rivières naturelles est la grande affaire, et elle implique un degré élevé d'organisation, de coopération et de discipline sociale. On perçoit pendant les derniers siècles de l'empire, comme nous l'avons montré dans une recherche déjà ancienne, une sorte de cycle faisant alterner phases de mobilisation et phases

de laisser-aller. Pendant les secondes l'impact au sol des irrégularités climatiques (excès ou déficit de précipitations) est de moins en moins bien amorti et, dans le cas des écarts les plus importants, il peut devenir dévastateur. La tendance s'inverse lorsque l'État (car c'est nécessairement l'État) décide de lancer une grande campagne de réhabilitation du site et d'en restaurer les fonctions, le plus souvent à la suite d'une catastrophe exceptionnelle, ou plutôt d'une série de catastrophes qui ont mis à nu la gravité de la situation.

La durée typique de ce « cycle hydraulique » séparant les campagnes de reconstruction semble être d'une quarantaine d'années. Or, le cycle qui englobe la transition Ming-Qing est beaucoup plus long : la dernière campagne à grande échelle de reconstruction des dispositifs hydrauliques du Jiangnan avant la fin des Ming remonte à 1569-1570 ; et ensuite, en dépit de plusieurs catastrophes majeures et alors qu'on réclamait à cors et à cris que quelque chose soit fait, rien n'est entrepris à l'échelle régionale pendant exactement un siècle, jusqu'en 1671-1672, et c'est alors un gouverneur mandchou nommé Mahu 瑪祜 qui prend les choses en main.

Mais les famines des années 1640 qui nous ont occupé sont la conséquence de sécheresses, et non d'inondations, même si, comme dans ce dernier cas, leur impact a été aggravé par l'état de déréliction d'infrastructures hydrauliques dont la fonction d'irrigation était vitale pour la riziculture. Si les déficits locaux de précipitations sont assez souvent mentionnés au Jiangnan, en revanche les sécheresses s'étendant sur plusieurs saisons agricoles et affectant un ensemble compact de préfectures, voire plus qu'une seule province, comme on en rencontre régulièrement en Chine du Nord, sont considérées comme des événements hors normes. Les occurrences décrites ci-dessous s'inscrivent dans la conjoncture mondiale du « petit âge glaciaire », avec des moyennes de température plus basses et des précipitations moindres, dont le point le plus bas se situe en 1610-1640, comme le confirment les reconstitutions qui ont été tentées pour la Chine. On a en fait l'impression que la barrière climatique très nette qui sépare les pays du Yangzi et la grande plaine du Nord a oscillé vers le sud, pendant une période difficile à évaluer exactement.

Le phénomène, tout à fait inhabituel au Jiangnan, de la « grande sécheresse » (*dahan* 大旱) – et de la « grande famine » (*daji* 大饑) qui en est la conséquence – y fait son apparition au milieu du xvi^e siècle, avec une sécheresse touchant plus de vingt sous-préfectures en 1544 et 1545, parfois 1546. Et la plus grave catastrophe naturelle et humaine ayant frappé le Jiangnan sous les Ming avant les années 1640 est une combinaison de désastres s'étendant sur trois ans : de très graves inondations, affectant 25 sous-préfectures, en 1587, suivies d'une variété de calamités en 1588 et surtout d'une terrible sécheresse en 1589, à quoi s'ajoute cette même année et en 1590 une vague d'épidémies sans précédent dans la région. (Les deux autres grandes vagues d'épidémies dans la Chine prémoderne se situent dans les années 1640 et 1820.) Après 1589 on ne parle plus de « grande sécheresse » au Jiangnan jusqu'en 1640-1641, et de fait, dans la mémoire locale, le premier épisode sert de point de comparaison au second, considéré comme « encore pire ».

Les témoignages à la première personne sur la famine de 1640-1641 sont dispersés, et le plus souvent très localisés. Il faut ajouter qu'ils se focalisent sur

l'immédiat, sur les conséquences directes des événements pour le narrateur et son proche environnement, et c'est bien pourquoi il importait de leur donner un minimum de contexte spatial et temporel, autrement dit un sens et une structure, comme nous venons de le faire brièvement. Quoi qu'il en soit, nous avons choisi de partir du *Qi Zhen jiwen lu*, présenté ci-dessus, et de le compléter par d'autres témoignages. Ce texte a en effet l'avantage de donner une certaine profondeur chronologique aux événements des années 1640 et de les présenter dans la continuité. En outre, il envisage les choses depuis un poste d'observation privilégié – Suzhou, qui domine tout le Jiangnan. Et surtout, les chroniques et les témoignages dont le *Qi Zhen jiwen lu* n'est qu'un exemple parmi d'autres sont riches en description sociale : « le peuple » qui subit les calamités de plein fouet est bien autre chose que la masse anonyme et indifférenciée des sources historiques conventionnelles, dans lesquelles ses comportements sont par définition irrationnels et ignorants. La conception orthodoxe de l'ordre social et des relations entre gouvernants et gouvernés reste à l'arrière-plan, certes – les auteurs sont après tout des membres de la classe lettrée –, mais le regard révèle une certaine empathie, fondée sur l'expérience vécue.

Les pluies torrentielles et les inondations de l'été 1624 sont la première grande calamité mentionnée dans le *Qi Zhen jiwen lu*. L'auteur s'intéresse surtout aux effets ressentis par la classe dont il épouse toujours les intérêts : qu'ils aient ou non perdu leurs récoltes, les paysans prétextent l'accident climatique pour refuser de payer leurs rentes ; autrement dit, ce sont les riches qui souffrent. Mais en 1625 – conséquence évidemment de l'épisode précédent – c'est la famine, et là apparaît une contradiction qui reviendra régulièrement dans les années suivantes, et de façon particulièrement aiguë à l'extrême fin du régime : celle entre la population qui clame pour obtenir des remises d'impôts, et dont les fonctionnaires locaux tendent à appuyer les revendications pour éviter les troubles à l'ordre public, et le pouvoir central qui ne veut pas en entendre parler car « les coffres de l'État sont vides ». Le responsable du tribut en grain – l'imposition la plus lourde au Jiangnan, et toujours exigée en première urgence – reçoit donc l'ordre d'accélérer la perception des « rations » (*xiang* 餉, le terme qui désigne les approvisionnements militaires), il procède avec beaucoup de brutalité, et la plus grande agitation commence à régner parmi la population. Et c'est à ce moment, ajoute l'auteur, que pour la première fois le prix des grains grimpe jusqu'à un niveau sans précédent, suscitant la panique chez les petites gens. La relation de cause à effet, qui n'est qu'impliquée, réside dans le fait qu'une grande partie des grains livrés aux greniers où était stocké le tribut en instance d'expédition étaient achetés sur le marché. Mais le détail le plus intéressant est que ce prix de crise, qui est alors d'1,2 onces d'argent par *shi* 石 (hectolitre), les citoyens de Suzhou vont s'y habituer progressivement ; et cette accoutumance du public à des prix ressentis au départ comme scandaleux, l'auteur du *Qi Zhen jiwen lu* va y revenir à plusieurs reprises, alors même que dans les années suivantes ces prix de crise atteignent des niveaux bien plus élevés encore.

Les mécanismes de détermination des prix sur un marché aussi central que Suzhou sont d'une évidente complexité. L'urbanisation, le développement de

l'artisanat et celui de l'agriculture commerciale ont fait du Jiangnan à la fin des Ming une région globalement déficitaire en subsistances, et dépendant donc des importations de grains. Suzhou a un accès direct aux marchés des régions excédentaires situés plus haut dans la vallée du Yangzi, dont elle réexporte une partie des grains en fonction non seulement de la demande régionale, mais aussi de celle venue des provinces accessibles par voie d'eau à l'est et au nord, sans parler du tribut expédié à Pékin, qui comme on l'a vu est considéré par le gouvernement central comme incompressible. C'est donc lorsque les régions exportatrices de l'amont connaissent elles aussi des difficultés climatiques que les prix observés à Suzhou, et plus généralement au Jiangnan, risquent d'être soumis à des pressions catastrophiques, et c'est bien ce qui s'est passé pendant la grande crise de 1640-1641.

Mais d'autres facteurs sont susceptibles d'entrer en jeu, à commencer par le niveau des réserves publiques et privées sur place et les décisions de déstockage prises aussi bien par les spéculateurs que par les pouvoirs publics. Le facteur monétaire doit également être pris en compte. L'accroissement tendanciel de l'offre monétaire en Chine depuis le milieu du XVI^e siècle, conséquence des importations d'argent des Amériques et du Japon, a eu un effet inflationniste de longue durée, très lent, certes, et avec des retours en arrière, mais dont la réalité ne fait aucun doute, jusqu'au début du XIX^e siècle. On dispose à l'époque des Qing, au XVIII^e siècle en particulier, de séries de prix cohérentes qui permettent de reconstruire la tendance avec précision. Sous les Ming en revanche il faut se contenter de données dispersées, pas toujours cohérentes, et qui se rapportent le plus souvent aux périodes de crise. L'historienne Kishimoto Mio 岸本美緒 a tenté de regrouper toutes celles auxquelles elle a eu accès concernant le Jiangnan. On peut en trouver en fait beaucoup d'autres, notamment dans le *Qi Zhen jiwen lu* et d'autres sources similaires, ainsi que dans les autobiographies, mais toutes vont dans le même sens que ce qu'a observé Kishimoto, à savoir une hausse régulière des prix depuis la fin du règne de Wanli (donc avant 1620).

Les considérations de l'auteur du *Qi Zhen jiwen lu* sur les prix montrent à la fois la richesse et les limites de ce genre de source. Il cite un assez grand nombre de prix, qui comme on vient de le voir s'ajoutent aux données déjà connues et analysées ; mais il les accompagne occasionnellement de commentaires qui peuvent induire en erreur, comme lorsqu'il affirme, à propos du prix de crise d'1,2 once/*shi* cité en 1625, que celui-ci est « sans précédent » : or, on trouve à Suzhou des prix nettement plus élevés dès la grande crise de 1588-1589. Autrement dit, il n'a pas la notion claire de la longue durée que les historiens se sont efforcés de reconstituer. En revanche, il est tout à fait conscient du *trend* pendant la durée de ses propres observations, comme l'atteste cette remarque faite en 1637, année où l'on déplore des « prix d'année de disette » (*huangsui zhi jia* 荒歲之價) alors qu'il n'y a aucune disette – et c'est le genre de remarque qu'on ne rencontre que dans ce genre de source : « Mais les habitants du Jiangnan s'y sont habitués comme à quelque chose de normal. » Or, s'habituer à la hausse des prix comme à un fait de la vie quotidienne, c'est bien un comportement typique des périodes d'inflation.

Si le *Qi Zhen jiwen lu* ne mentionne pas de calamité majeure entre les événements de 1625 et la sécheresse catastrophique de 1638, les événements et les anecdotes qu'il aligne année après année suggèrent une montée de l'insécurité, et certainement du *sentiment* d'insécurité, une ambiance de mauvais augure que l'auteur est particulièrement habile à faire passer. 1638 marque le début d'une série de sécheresses récurrentes. Dans un premier temps, les pertes seront finalement limitées grâce à l'activité frénétique des paysans pour irriguer leurs rizières (il s'agit de pomper l'eau des canaux pour la faire passer dans les « polders » décrits plus haut), sinon aux prières des autorités de Suzhou en corps constitué pour faire revenir la pluie ; et ces prières, constate-t-on avec intérêt, ne se déroulent pas dans le cadre usuel des cultes d'État, mais dans celui de l'église taoïste accréditée, chargée par le gouverneur d'organiser les rituels appropriés.

C'est aussi en 1638 (vers la mi-septembre), que survient un événement auquel les habitants du Jiangnan ne sont absolument pas accoutumés : une invasion massive de sauterelles. L'occurrence des désastres causés par la *locusta migratoria*, lorsqu'elle prend son envol sous la forme de nuées qui se déplacent sur de très longues distances et sont capables de tout détruire dans les territoires où elles se posent, est extrêmement irrégulière, au point qu'on peut ne pas en entendre parler pendant de longues périodes, jusqu'à ce qu'elles réapparaissent tout d'un coup. Les pays du Yangzi sont en fait rarement atteints (les habitants « ne savent pas ce que c'est qu'une sauterelle »), car les franges inondables le long de la Huai et du Fleuve Jaune où les sauterelles se multiplient et d'où elles s'envolent, après de longues périodes de latence et sous l'effet d'une combinaison de facteurs biologiques et environnementaux aujourd'hui assez bien comprise, et qu'avaient déjà remarquablement pressentie les Chinois de l'époque impériale, sont situées beaucoup plus au nord. On a pu en fait établir que la première moitié du XVII^e siècle est de loin la période de plus grande fréquence des invasions de sauterelles dans la vallée du Yangzi pendant toute la période des Ming et des Qing, le pic absolu se situant à la fin des années 1630 et au début des années 1640.

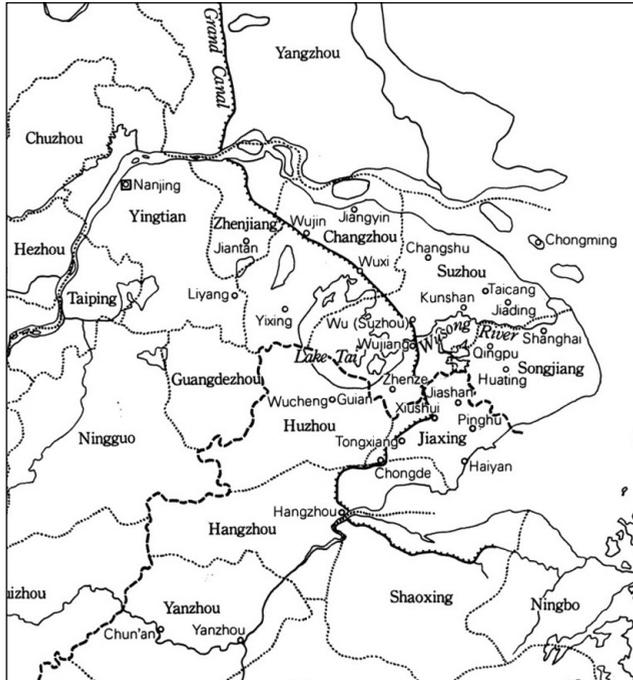
On en a donc l'illustration ici. Mais alors que dans les sources historiques conventionnelles de telles occurrences sont simplement signalées par des formules laconiques telles que « désastre acridien » (*huangzai* 蝗災), avec éventuellement une indication du genre « elles dévorent tout », dans le *Qi Zhen jiwen lu* c'est beaucoup plus concret. L'auteur précise qu'il a vu de ses propres yeux le flot ininterrompu d'insectes franchissant le Yangzi, tellement compact qu'il masquait le soleil, faisant des dégâts localisés mais assez importants pour que les paysans touchés se précipitent à Suzhou se plaindre de la perte de leurs récoltes (*gaohuang* 告荒) ; et plusieurs jours après, il décrit de nouveau ce blizzard de sauterelles qui continue d'arriver du nord, qu'il a pu observer cette fois depuis une élévation, « volant au dessus du vaste fleuve comme de la neige ». De nouveau, le gouvernement répond aux suppliques du gouverneur non pas en diminuant mais en augmentant les impôts – dans ces années, l'administration du tribut est présentée comme de plus en plus brutale, à la limite du brigandage –, ce qui enclenche le cycle classique : les propriétaires (soumis à l'impôt) refusent d'accorder la moindre remise de rente

à leurs tenanciers, ceux-ci refusent de payer, et pour peu que les propriétaires se risquent à hausser le ton, c'est l'émeute. Et au grand scandale de l'auteur, pour qui c'est encourager les fauteurs de troubles (*luanmin* 亂民), lorsque les propriétaires saisissent l'administration celle-ci se montre systématiquement indulgente envers les tenanciers délinquants : on considère apparemment que c'est le seul moyen d'éviter une explosion générale de violence dans les campagnes de Suzhou.

1638 est donc une année de difficultés et de tensions extrêmes. L'auteur du *Qi Zhen jiwen lu* la conclut sur une note particulièrement sombre. À Suzhou même, « la situation n'est pas belle à voir » (*fei jiajing ye* 非佳景也) : les canaux qui sillonnent la ville sont à sec, les habitants n'ont plus d'eau à boire et tout un trafic s'organise pour en faire venir de l'extérieur, le prix du combustible double pendant l'hiver, des incendies se déclarent un peu partout et le brigandage commence à sévir. Et plus au nord sur le Grand Canal, les Mandchous, ces « barbares qui vont et viennent impunément au cœur même de l'empire », se sont emparés de Linqing. On a plus de raisons que jamais de s'inquiéter pour l'avenir.

Ce que rend sensible le *Qi Zhen jiwen lu*, comme peu d'autres sources arrivent à le faire, c'est la progression dans le temps, l'accumulation de difficultés d'année en année, cet effet de répétition qui devait peser si lourd sur les contemporains ; et c'est aussi la façon dont toutes ces catastrophes et tous ces incidents s'articulent entre eux, semblent s'engendrer mutuellement et produisent une sorte de dysfonctionnement social généralisé. Il y a dans tout cela une impression de *vécu* qu'on ne trouve guère dans les chroniques officielles, même si celles-ci sont parfois plus exhaustives dans l'énumération des faits.

Il n'est pas possible ici de reproduire le détail de ces ultimes années de la période des Ming à Suzhou. En 1639, le climat reste instable, et à la fin de l'année des cérémonies sont de nouveau organisées pour faire revenir la pluie ou la neige, dans un des monastères bouddhistes de la ville cette fois, mais sans effet sensible jusqu'à la fin de l'hiver. Mais ce que révèle surtout le texte, c'est que la volatilité sociale, favorisée par les tensions sur les prix, ne diminue pas, quelle que soit la conjoncture agricole. Ainsi, alors que 1640 « n'a pas été une année de disette », les prix n'ont cessé de monter à Suzhou, jusqu'à des niveaux qu'on n'avait jamais vus, du moins dans le souvenir de l'auteur (il parle de 1,8 once/*shi*), sous l'effet en particulier de mauvaises récoltes dans les préfectures avoisinantes. La situation devient réellement explosive, à tel point que les autorités interdisent aux gros détenteurs de stocks de faire sortir le moindre grain de la ville et mettent des scellés sur leurs greniers. Mais cela ne suffit pas à prévenir les émeutes déclenchées par les habitants les plus misérables de la ville : plusieurs résidences de riches spéculateurs – dans les exemples donnés ce sont toujours des lettrés – sont pillées de fond en comble par la foule. Comme l'admet l'auteur, « il est bien naturel que la richesse suscite la haine ». Après ces incidents, l'administration n'a d'autre choix que de mettre en place un système contraignant d'entraide entre riches et pauvres qu'elle contrôle étroitement. Les prix continuent à monter sur les marchés, mais au moins le calme est rétabli pour un temps.



La région du Jiangnan : préfectures et principales sous-préfectures

C'est en fait toute la région qui est affectée par les conflits sociaux motivés par la cherté extrême des subsistances, et ceux-ci débouchent facilement sur la violence. Les campagnes, où les moyens de répression sont moindres, sont particulièrement touchées, qu'on ait affaire à des manifestations en masse devant les résidences des riches propriétaires pour les obliger à se défaire de leurs réserves à des prix inférieurs au marché (plutôt que de les garder pour spéculer), ou à des pillages purs et simples. Certains témoignages évoquent une sorte de violence indifférenciée, spontanée, alimentée par un fort ressentiment de classe. On rencontre au passage quelques hauts personnages décrits dans leurs biographies officielles comme des modèles d'intégrité et de civisme, mais qui à l'occasion d'incidents rapportés par nos sources s'avèrent égoïstes, corrompus et détestés de leurs concitoyens, et en payent le prix : tel est le cas d'un certain Ma Shiqi 馬世奇, un haut fonctionnaire qui réside à ce moment dans sa sous-préfecture natale de Wuxi (cf. carte ci-dessus) et dont le *Qi Zhen jiwèn lu* relate les mésaventures.

À Wujiang, une importante sous-préfecture située sur le Grand Canal juste au sud de Suzhou, c'est une situation quasi insurrectionnelle qui est évoquée dans la seconde moitié de 1640, avec occupation de la ville par les mutins et intervention de l'armée. Le préfet de Suzhou n'évite le bain de sang qu'en imposant l'organisation, là aussi, de

ventes de grains à prix réduits. Ces faits décrits dans le *Qi Zhen jiwen lu* sont confirmés par l'autobiographie d'un résident de Wujiang, Ye Shaoyuan – l'auteur à qui l'on a attribué à tort le *Qi Zhen jiwen lu* –, qui était un membre éminent de la haute élite lettrée de Suzhou et jouissait d'une certaine célébrité comme poète. (Il n'avait eu qu'une courte carrière dans l'administration, mais au moment où la capitale s'était trouvée directement menacée par les Mandchous, à la fin de 1629 et au début de 1630, il était secrétaire au ministère des Travaux publics, comme Xu Rijiu avant lui, et il donne de ces quelques semaines un récit très prenant.) L'autobiographie de Ye Shaoyuan, le *Tianliao zizhuan nianpu* 天寥自撰年譜 (plus exactement sa « suite », qui couvre les années 1638-1645), nous montre les paysans affamés confrontés à des prix qui s'envolent pendant la période de soudure précédant la récolte d'automne (la principale dans le cycle agricole) et ne sachant plus où se tourner, car plus les prix montent et moins les grandes familles (*jushi* 巨室) se montrent disposées à vendre du grain à prix réduit dans leur voisinage – autrement dit, elles spéculent aux dépens de leur propre communauté. Ce que préconise là encore Ye Shaoyuan, dans une lettre à un cousin influent, c'est que le gouvernement impose la mise en place d'un système d'assistance locale placé sous la responsabilité des riches, puisque l'État n'a plus les moyens d'intervenir – un système dont l'institution clé pourrait être le modèle vénérable des « greniers communautaires » (*shecang* 社倉) inventé au XI^e siècle par Zhu Xi, le père fondateur du néoconfucianisme. Mais quand la réponse du cousin arrive, les villageois en sont déjà à escalader les murs des résidences des riches en poussant des cris hostiles, quand ils n'y font pas irruption après avoir démoli le portail à coups de hache.

Enfin, à Taicang, autre sous-préfecture importante dépendant de Suzhou, c'est un ancien gouverneur nommé Lu Wenxian 陸文獻, très riche et particulièrement détesté, qui est le premier visé par la fureur populaire, mais plusieurs autres grands notables y passent eux aussi les jours suivants, dans une sorte de saturnale qui ne prend fin qu'avec l'intervention de l'armée. La coïncidence des dates est assez frappante, les troubles éclatant cinq jours après ceux de Wujiang et à peu près au même moment qu'à Suzhou. Les prix cités à Taicang sont encore plus élevés qu'ailleurs (jusqu'à 2 onces/*shi*), et au moment de la soudure 1640 on parle explicitement de famine, ce qui peut s'expliquer par le fait que Taicang (comme Jiading et Shanghai plus à l'est) est située dans la zone légèrement surélevée qui borde l'estuaire du Yangzi, plus difficile à irriguer, où une large proportion des terres est dédiée à la quasi monoculture du coton. (Les incidents de Taicang sont mentionnés dans une chronique assez comparable au *Qi Zhen jiwen lu* et publiée dans la même collection en 1911, mais portant pour l'essentiel sur la période post-1645, le *Yantang jianwen zaji* 研堂見聞雜記.)

La situation extrêmement tendue qui vient d'être décrite se prolonge apparemment jusqu'au début de 1641. Les prix cités à Suzhou sont plus élevés que jamais (jusqu'à 2,5 onces/*shi*), et à présent l'on parle à tout propos de « victimes de la famine » (*jimin* 饑民), et l'on redoute beaucoup leurs violences car elles n'ont plus rien à perdre. De leur côté, les autorités tentent avec plus ou moins de succès de contrôler la situation en réprimant les fauteurs de troubles et en organisant pour les plus

démunis des soupes populaires (des « centres de distribution de gruau », *zhouchang* 粥廠) dans les temples de la ville. Mais les moyens matériels qu'elles peuvent déployer sont dérisoires face aux besoins, et c'est incontestablement ce qui explique pourquoi en 1641 on a basculé dans la tragédie.

1641 et 1642 sont les deux années les plus terribles traversées par le Jiangnan avant la chute des Ming. En 1641, c'est une sécheresse catastrophique qui cause la perte de deux récoltes successives (blé au printemps, riz en automne), et les nombreux rituels conduits par les fonctionnaires et les corps constitués dans les temples de la ville pour faire revenir la pluie n'y changent rien. Pour la première fois sont mentionnés des morts de faim gisant le long des chemins, et la mortalité est encore aggravée par une épidémie qui décime des familles entières. Les sauterelles réapparaissent, et au début de l'hiver le prix du riz crève le plafond des 3 onces/*shi*. Dans le bilan qu'il fait à la fin de l'année, l'auteur du *Qi Zhen jiwen lu* propose une estimation globale de ce qui a pu être sauvé, qu'on ne trouve dans aucune autre source : « moins de 3 ou 4 dixièmes » (*i.e.*, de la production en temps normal), dit-il, ce qui, dans les réglementations formalisées au XVIII^e siècle, signifierait une récolte catastrophique et entraînerait l'attribution d'un maximum de secours. Or, dans les dernières années des Ming, l'État est d'autant moins en position de dispenser des secours que toutes les ressources dont il arrive à s'emparer sont réservées à la guerre. Surtout, le texte réussit mieux que la plupart des autres témoignages, nous semble-t-il, à rendre palpable la dépression et le pessimisme qui se sont emparés des habitants de Suzhou confrontés, eux qui étaient accoutumés à vivre dans une cité dont la prospérité et la splendeur étaient sans égales dans l'empire, au spectacle de la misère et de l'insécurité qui envahissent tout.

Cette splendeur revient brièvement au moment de la fête des lanternes, brillamment célébrée dans un grand concours de population à la première pleine lune de l'année suivante, car la neige tombée en abondance au moment du nouvel an a semblé de bon augure. Mais la fête ne dure pas. Les difficultés qui continuent de s'abattre sur la région atteignent à présent une population dramatiquement affaiblie et dépourvue de réserves. Le point extrême de la famine est atteint dès ce printemps 1642. Signe immanquable, tout de suite après l'évocation des festivités de la pleine lune le texte introduit une nouveauté effrayante : « Le cannibalisme, on avait entendu dire que ça existait au Shandong et au Henan, mais on ne savait trop s'il fallait y croire. Or à présent, c'est un spectacle courant à Suzhou, dans la ville et hors les murs ! » À partir de là, c'est une mortalité de famine massive qu'évoque l'auteur en ne cessant d'insister sur sa qualité de témoin oculaire, et comme on va le voir, il n'est pas le seul. La conjoncture semble bien s'inverser à l'été grâce à une récolte de blé s'annonçant exceptionnelle, ce qui fait redescendre les prix, mais les habitants de la région ne sont pas au bout de leurs peines : un retour d'épidémie fait de terribles ravages, particulièrement dans les villages, et du coup le repiquage du riz est compromis pour la seconde année consécutive. Les champs restent en friche, cette fois par manque de bras.

L'année 1642 se conclut dans le texte par l'évocation de la grande fête bouddhique des fantômes, le 15 du 7^e mois (qui tombe le 10 août cette année-là), à l'occasion de laquelle les notables de Suzhou convoquent des moines éminents pour présider à des cérémonies dans trois monastères de la ville et « nourrir les fantômes » de tous les malheureux morts de faim et d'épidémie pendant les deux années écoulées, les pires qu'a traversées le Jiangnan au xvii^e siècle – en attendant une autre année terrible, celle de la conquête mandchoue en 1645. De tous ces événements, le *Qi Zhen jiwen lu* réussit à nous livrer un récit cohérent, même limité à Suzhou et ses environs, et à le mettre en perspective en l'intégrant à une chronique qui aborde beaucoup d'autres sujets ; mais c'est loin d'être le seul témoignage révélateur de la texture et du vécu de la crise terminale des Ming, y compris ce sentiment de plus en plus fréquemment exprimé qu'on court à la catastrophe finale, autrement dit la disparition corps et biens de la dynastie régnante.

Nous nous sommes donc tourné vers un certain nombre d'autobiographies et de journaux évoquant les mêmes événements, de façon plus partielle peut-être, mais tout aussi révélatrice, et dans d'autres localités. Et d'abord, dans l'autre grande préfecture du bassin du lac Tai, Songjiang, dont nous avons beaucoup parlé dans notre précédent cours, à propos de laquelle nous avons fait retour sur les textes évoqués à cette occasion et décrits dans notre compte rendu d'enseignement 2008-2009. Songjiang semble avoir été plus touchée encore que Suzhou en 1641 et 1642. Par exemple Zeng Yuwang 曾羽王, dans ses notes réunies sous le titre *Yiyou biji* 乙酉筆記, donne des descriptions saisissantes de l'invasion de sauterelles en 1641, des réfugiés qui errent dans la campagne, des difficultés rencontrées pour se procurer des vivres, même pour une famille de l'élite comme la sienne, et en 1642 des campagnes jonchées de cadavres de morts de faim, des gens qui essayent de se nourrir avec l'écorce des arbres, des troupes d'enfants abandonnés croisées sur les routes, enfin de la situation qui règne dans la ville de Songjiang : tout cela n'est pas sans évoquer les descriptions classiques de la famine en Chine du Nord. Pour sa part, Ye Mengzhu 葉夢珠, à qui l'on doit une monographie sur Shanghai avant et après la conquête mandchoue largement fondée sur ses observations personnelles, le *Yueshi bian* 閱世編, et qui insiste sur ce que la sécheresse de 1641 est de loin le plus terrible désastre naturel qu'il lui ait été donné de voir pendant sa longue vie (il est né en 1623, et le texte doit dater de 1690), décrit plus ou moins les mêmes choses. Il a en particulier un passage impressionnant sur l'errance générale des populations affamées, que les quelques soupes populaires mises en place par le préfet de Songjiang en faisant contribuer les notables et les familles riches ne sauraient, même de loin, suffire à nourrir, et sur ce qu'on pourrait appeler la mortalité en rase campagne ; et il s'attarde sur la détresse des producteurs de coton et de textiles, qui représentent une large proportion de la population de Songjiang : les marchés extérieurs qui les faisaient vivre en temps normal, plus au nord, se sont effondrés, car là-bas aussi c'est la famine – en fait la situation est encore bien pire qu'au Jiangnan.

Quant à l'extraordinaire autobiographie de Yao Tinglin 姚廷遴, le *Linian ji* 歷年記, elle décrit elle aussi les mêmes choses, mais avec un regard différent : celui d'un adolescent de bonne famille, plutôt dissipé à cette époque, qui côtoie

quotidiennement l'horreur. C'est là qu'on trouve les descriptions les plus concrètes et les plus immédiates de la situation à Shanghai et dans ses environs. Comme Ye Mengzhu, le jeune Yao a vu fonctionner les soupes populaires organisées pendant l'hiver 1641-1642, mais il en parle de façon plus précise ; et il parle aussi des fosses communes creusées dans les cimetières publics hors les murs, où des travailleurs viennent quotidiennement jeter les quelques centaines (affirme-t-il) de morts de faim qu'on a ramassés en ville au lever du jour. Pendant l'hiver et le printemps 1642, la mort est omniprésente. Comme Ye Mengzhu, Yao évoque ces réfugiés qui s'effondrent soudainement au milieu de la rue ; il y a aussi en face de chez lui une sorte d'auvent où des affamés viennent mourir chaque soir ; et lorsqu'il rentre au milieu de la nuit après les beuveries entre amis auxquelles il a commencé à s'adonner, et qu'il butte sur des corps dans le noir, il sait que ce sont des cadavres – il dit d'ailleurs que depuis ces expériences la vue d'un mort ne l'effraie jamais.

Les centaines d'enfants abandonnés journallement à Shanghai sont particulièrement vulnérables. On les parque dans une sorte d'abri en face du siège de la sous-préfecture, et il en meurt un grand nombre malgré les distributions de nourriture ordonnées par le magistrat. Or, il arrive que ces jeunes victimes soient discrètement récupérées pour être cuisinées et dévorées, voire pour alimenter un de ces petits commerces de beignets fabriqués avec divers *ersatz* dont Yao parle également. Il cite plusieurs cas de gens qui se sont fait prendre et contre qui le magistrat a sévi avec la dernière brutalité, sous les acclamations de la foule. Ces actions du magistrat – il y en a d'autres exemples, contre des actes de pillage ou d'homicide – sont d'ailleurs intéressantes, car on y décèle une dimension presque religieuse. Cette sécheresse sans exemple de mémoire d'homme, ces invasions de sauterelles, l'énorme mortalité causée par la famine, tout cela manifeste un détraquement complet de l'ordre naturel que reflètent, dans l'ordre social, les crimes aberrants dont il vient d'être question. Et il y a en effet de quoi être inquiet pour un magistrat qui voit ainsi la nature et la société se défaire sous ses yeux, alors qu'il est responsable de l'une et de l'autre, symboliquement ou très concrètement. Tels que les décrit Yao Tinglin, les châtiments hors normes infligés aux auteurs de tels forfaits ont une fonction quasi cathartique en canalisant les tensions énormes accumulées dans la société par une situation, elle aussi, hors normes.

L'auteur du *Qi Zhen jiuwen lu* laissait à un moment entrevoir l'impact différentiel de la crise à Suzhou en énumérant les riches « écrasés de corvées et d'impôts », la classe moyenne qui n'arrive pas à faire face, et les pauvres qui vivent dans les affres de la faim. Cette « classe moyenne » (*zhongren* 中人), qui est clairement en évidence dans la société du Jiangnan et dont nous avons essayé l'an passé de cerner les contours, la famille de Yao Tinglin (en particulier celle de sa mère) en est assez représentative, et l'un des intérêts de son autobiographie est de montrer au quotidien comment elle tente de faire face à la crise en empruntant, en mettant en gage certains biens et en cherchant à spéculer sur le prix des denrées dans un contexte de totale rareté. Mais il note aussi qu'à partir d'un certain moment les différences tendent à s'estomper et que tous, les membres des grandes familles comme les petites gens, présentent le visage émacié de ceux qui souffrent de la faim (*caise* 菜色).

Nous avons conclu cet exposé en évoquant les actions charitables tentées pendant la même famine de 1641-1642 par certains lettrés activistes, souvent proches de l'administration, car eux aussi ont laissé journaux et autobiographies, et ils enrichissent notablement le tableau, à travers, cette fois, le prisme du militantisme. Ce militantisme, c'est celui des associations charitables (*tongshanhui* 同善會) qui font leur apparition au Jiangnan au début du XVII^e siècle, et à propos desquelles nous nous sommes beaucoup référé à l'ouvrage récent de Joanna Handlin Smith, *The Art of Doing Good* (2009). Au moment où le modèle s'en est répandu, ces associations, dont une dizaine ont été identifiées mais qui étaient certainement plus nombreuses, n'avaient pas pour vocation spécifique de secourir les victimes de la famine : c'étaient des organismes permanents, dotés de statuts détaillés et publiés, approuvés par l'administration et parfois placés sous son patronage, animés par des volontaires, dont l'objet était d'assister moralement et matériellement une clientèle de pauvres soigneusement enregistrée et suivie – une forme d'intervention sociale d'inspiration très confucéenne, si l'on veut, par opposition à la charité d'inspiration bouddhique. Mais pendant la catastrophe de 1641-1642 elles ont élargi leur cadre d'intervention, en tirant parti de leurs capacités d'organisation et de l'expérience de leurs militants, en même temps que de nouvelles associations se créaient dans la région sur le même modèle, exposé dans des écrits largement diffusés. On en a un exemple dans le journal de Ye Shaoyuan, déjà mentionné, dont l'auteur se réfère explicitement aux deux fondateurs les plus influents du mouvement, Gao Panlong 高攀龍 (1562-1626) et Chen Longzheng 陳龍正 (1585-1645), lorsqu'il dit avoir fondé une association charitable au début 1641. Malheureusement, le journal ne dit rien de ce qui en est ensuite advenu, même si Ye évoque toutes les difficultés traversées par sa sous-préfecture de Wujiang pendant les mois qui suivent.

Philosophiquement, le mouvement des associations charitables apparaît proche de la mouvance dont l'emblème était l'Académie Donglin, fondée au début du siècle à Wuxi (entre autres par Gao Panlong), ainsi que des organisations politico-académiques qui en sont issues. Au niveau des comportements, le type de confucianisme qu'elles défendent, qu'on peut dire « fondamentaliste », combine de façon dynamique deux mouvements, l'un vers le soi et l'autre vers la société, autrement dit l'introspection et l'action. C'est assez classique, mais certains lettrés militants dont nous avons évoqué les écrits mettaient en pratique cette double exigence avec un engagement qui ne laisse pas d'impressionner, d'autant qu'il tendait à venir en contradiction avec la vie facile et les habitudes de luxe caractéristiques de leur milieu.

L'un des plus intéressants est Lu Shiyi 陸世儀 (1611-1672), un lettré relativement modeste de Taicang dont la propension à se perdre dans la contemplation et l'évaluation de ses propres actes et de ses propres pensées, à s'auto-analyser et à tout mettre par écrit, s'illustre dans des textes comme son journal rédigé d'avril 1641 à janvier 1642, le *Zhixue lu* 志學錄 (« Sur ma volonté d'apprendre »), dont nous avons cité quelques extraits. Mais Lu Shiyi avait aussi la passion du contact et de la vie associative, et il n'a cessé toute sa vie de créer

des sociétés et des amicales ou d'y participer : l'Association charitable de Taicang, dont il semble avoir été l'un des membres les plus influents et les plus actifs (et beaucoup moins « marginal » que ne l'affirme J. Handlin Smith), n'en est qu'un exemple. Le *Zhixue lu* livre au passage beaucoup d'indications sur la vie de cette association, ses assemblées, ses contacts avec l'administration, les conflits et les luttes d'influence auxquels elle était exposée. Le texte évoque aussi, et c'est assez frappant, les projets quelque peu fumeux de Lu Shiyi et de ses amis pour fuir la région et faire retraite dans un endroit à l'abri où ils pourraient étudier tranquillement en attendant des temps meilleurs. C'est que le sentiment que le Jiangnan est destiné à sombrer dans le chaos tôt ou tard est très présent dans le texte. Il ne s'alimente pas seulement des terribles calamités qui frappent alors la région, dont Lu Shiyi donne des illustrations aussi épouvantables que les sources mentionnées plus haut, voire plus encore (le 26 janvier 1642, il aperçoit une femme en train de dévorer son propre enfant devant les bâtiments de la sous-préfecture), et qui risquent de faire exploser la société du Jiangnan ; il s'alimente aussi des nouvelles de moins en moins rassurantes sur l'avance inexorable des rébellions qui sont en train de ravager la Chine centrale, et de la menace de la piraterie, à laquelle Taicang était particulièrement exposée.

Qi Biaoja 祁彪佳 (1602-1645), dont nous avons évoqué le journal pour terminer, a lui aussi été témoin de beaucoup de misères pendant la terrible famine qui a frappé Shaoxing, sa préfecture natale, située dans la partie la plus orientale du Jiangnan au sens large, à partir de l'hiver 1640-1641. Mais le personnage est très différent : issu d'une grande famille, extraordinairement brillant et précoce, doté d'une classe et d'un charisme qui en faisaient une véritable star dans les milieux huppés du Jiangnan, c'était aussi un fonctionnaire hautement respecté, un juriste averti, et il finit en héros en se donnant la mort en 1645 plutôt que de tomber aux mains des Qing. Son immense journal, qui comme le reste de son abondante production est resté à l'état de manuscrit après sa mort, est également très différent des ruminations de Lu Shiyi. Le texte relate au jour le jour, et sans faire grâce d'aucun détail, une campagne de secours sur le terrain organisée dans l'urgence du moment pendant la famine de 1641 à Shaoxing (Qi Biaoja était alors en congé de l'administration et résidait chez lui) et prise en charge par une sorte de collectif de notables locaux fonctionnant comme une association charitable, dont le *leader* et la cheville ouvrière est Qi Biaoja lui-même. C'est un récit en temps réel, avec ses échecs et ses retours en arrière, ses discussions et ses conflits, les innombrables démarches à faire, les négociations avec les pouvoirs publics, les dangers parfois affrontés, et surtout le sentiment qu'on ne sait pas où l'on va ni de quoi demain sera fait. À cela s'ajoute que Qi Biaoja nous livre au passage une description d'une zone de famine comme on n'en trouve pas avant le xx^e siècle. En ce sens, le contraste est total (comme l'a bien montré J. Handlin Smith) avec le récit *a posteriori* livré dans l'autobiographie de Chen Zilong 陳子龍 (1608-1647), un fonctionnaire envoyé sur place par le gouvernement pour combattre la famine, où les éléments de la narration sont sélectionnés et arrangés de telle sorte que tout contribue à ce qui se présente essentiellement comme une *success story*.

Les catastrophes du début des années 1640 semblaient présager la fin d'un monde. Celle-ci s'est en effet produite avec une autre sorte de cataclysme, la chute des Ming en 1644 et la conquête de la Chine du Sud par les Mandchous l'année suivante. Comment cela a été vécu par les populations du Jiangnan, c'est ce que nous examinerons dans le prochain cours, là encore en nous appuyant sur les « écrits à la première personne ».

SÉMINAIRE : DOCUMENTS JUDICIAIRES ET SOCIÉTÉ À LA FIN DE L'EMPIRE

Le séminaire a été consacré à la lecture et à l'analyse de cas extraits de deux recueils de jugements, datant l'un du début et l'autre de la fin du XIX^e siècle, choisis au sein du très vaste corpus publié sous forme de recueils spécialisés pendant les derniers siècles de l'empire. Par delà leurs aspects juridiques, les affaires dont les jugements récapitulent les circonstances constituent une source irremplaçable sur la société chinoise considérée dans la réalité de son fonctionnement et de ses comportements. La majorité d'entre elles mettent en scène des gens ordinaires, alors que ceux-ci sont totalement absents en tant que sujets autonomes et agissants des sources littéraires et historiques qui constituent l'ordinaire de la recherche sinologique. Les jugements que nous avons examinés portaient sur des « affaires mineures » (*xishi* 細事), autrement dit de celles qui sont parfois qualifiées de « civiles » par commodité et sur lesquelles les magistrats étaient habilités à prendre des décisions sans avoir à en référer à leur hiérarchie. Celle-ci était cependant susceptible d'être saisie lorsque les plaignants faisaient appel, ce qui était fréquent : de fait, le premier recueil examiné, le *Jiangqiu gongji lu* 講求共濟錄 (« À la recherche de l'avantage commun », préface de 1812), reproduit des décisions pour la plupart prises en appel par un certain Zhang Wuwei 張伍緯, qui exerçait comme préfet dans le sud de la province métropolitaine du Zhili. En revanche, le second recueil, le *Fanshan pipan* 樊山批判 (« Arbitrages et jugements de M. Fanshan », 1897), dont l'auteur, Fan Zengxiang 樊增祥 (1846-1931), était un fonctionnaire assez connu de la fin des Qing, est composé d'arbitrages (*pi* 批, littéralement des réponses à des plaintes ou à des requêtes) et de jugements (*pan* 判) datant de l'époque où il était sous-préfet dans la province du Shaanxi.

La distinction entre jugements et arbitrages est claire en théorie : les jugements sont des décisions internes à l'appareil administratif, édictées sur la base du code pénal et des précédents, en principe prononcées au nom de l'empereur, et où le principal problème est de déterminer la peine légalement appropriée ; en revanche, les arbitrages, pour lesquels les magistrats disposaient d'une grande liberté d'appréciation, sont des injonctions directement adressées aux parties, soit au cours soit en conclusion d'une procédure, et éventuellement agrémentées de condamnations à des peines mineures (bastonnade et cangue). En réalité, dans le domaine « civil » au moins, les contenus de l'un et l'autre genre sont souvent très proches, et ils se singularisent par une forte composante pédagogique : à ce niveau,

l'activité judiciaire est considérée comme un moyen privilégié d'assurer la fonction d'éducation des populations dévolue aux fonctionnaires locaux.

Les affaires civiles, comme il vient d'être suggéré, sont peut-être la source la plus riche de toutes en informations sur la vie quotidienne des Chinois et les conflits qui la traversaient : relations familiales (ou extra-familiales dans les cas très nombreux d'adultère), succession et héritage, rapports sociaux, activités économiques, droits de propriété, relations avec l'administration, etc. Elles permettent à la limite de se renseigner sur la réalité sociale (et sur ses représentations) comme le ferait un sociologue ou un anthropologue travaillant sur le terrain. La majorité des jugements extraits du *Jiangqiu gongji lu* que nous avons examinés concernaient des rejetons indisciplinés ayant mal tourné et menaçant de dilapider le patrimoine familial pour payer leurs dettes de jeu. La situation précaire des veuves confrontées à de telles difficultés est un thème fréquent. À chaque fois les parents impuissants demandent à l'administration d'intervenir et ses investigations mettent au jour une quantité de détails révélant une société non pas harmonieuse, mais dangereuse : précarité des patrimoines, vulnérabilité des parents âgés et isolés, absence de solidarité clanique, instrumentalisation de la justice pour l'emporter dans des conflits privés, obsession du jeu et de ses effets destructeurs, etc. La marge d'appréciation du juge en matière de sanctions, même s'agissant d'infractions pénalement qualifiées, mérite d'être soulignée.

La même flexibilité ressort des deux jugements extraits du *Fanshan pipan* que nous avons analysés, portant respectivement sur le cas d'une femme ayant fui le Shanxi pendant la grande famine de 1878 et s'étant remariée dans une famille du Shaanxi, où elle est en conflit violent avec sa belle-mère, et sur celui d'une veuve plutôt prospère soumise aux manœuvres de séduction d'un parent éloigné et peu scrupuleux qui a des vues sur son patrimoine et suscite l'hostilité, là encore violente, de ses deux fils.

Plusieurs conférenciers invités par la chaire ont évoqué leurs recherches sur des thèmes voisins : Jiang Yonglin (Bryn Mawr College), sur « Commercialization and Family Relations as Seen in Late Ming Local Court Records » ; Claude Chevalerey (Collège de France), sur « Sphère familiale et sphère domestique au XVII^e siècle : la place des "dépendants" dans les cas judiciaires » ; Zhang Ning (Université de Genève), sur « Les réglementations sur les malandrins (*guanggun*) et leur place dans les pratiques pénales à l'époque des Qing » ; Thomas Buoye (University of Tulsa), sur « Violent Disputes over Property Rights in Eighteenth-century China: Cases from Sichuan, Shandong and Guangdong » ; enfin Zhang Xiaoye (Zhongguo zhengfa daxue), sur « Non-Governmental Documents and Research on Chinese Legal History ».

Les résultats du séminaire ont été en partie repris dans une communication que nous avons présentée au colloque « Chinese Legal History and Japanese Law : A Conference in Honor of Jerome Alan Cohen » (East Asian Legal Studies Program, Harvard Law School, 18-19 juin 2010), sous le titre : « Adjudicating Grievances and Educating the Populace: Reflections Based on Nineteenth-Century Anthologies of Judgments. »

PUBLICATIONS

Will P.-E., « Diguo tongzhi weiji shiqi Qingdai junzhu de chaozhengguan: yi 19 shiji kaoji wei li » 帝國統治危機時期清代君主的朝政觀—以19世紀考績為例, *Qingshi yicong* 清史譯叢 / *Qing History Overseas Research*, 9, 2010, pp. 124-156 (traduction de « Views of the Realm in Crisis: Testimonies on imperial audiences in the nineteenth century », 2008)

Will P.-E., « Le magistrat, les jésuites et les boxeurs : Hejian, 1900-1901 », in Shenwen Li (éd.), *Chine/Europe/Amérique : rencontres et échanges de Marco Polo à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, pp. 293-327

Will P.-E., « Shinsho no Kōnan ni okeru bumbu no kenryoku kankei » 清初の江南における文武の権力關係 (Military and Civil Power in early Qing Jiangnan), in Yamamoto Eishi 山本英史 (éd.), *Kinsei no kai.iki sekai to chihō tōchi* 近世の海域世界と地方統治 (Local Administration and the Maritime World of Early Modern East Asia, Tokyo, Kyūko shoin, 2010), pp. 127-151.

